

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PONCET

En route pour le Tonkin

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1928, tome 26, p. 193-196

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## *En route pour le Tonkin*

*M. le Chanoine Poncet a envoyé de Djibouti ses premières notes, nous ne disons pas de voyage, mais de pèlerinage, car il voyage pour une cause sainte. C'est avec une joie très grande que nous nous empressons de les publier. Que notre cher missionnaire veuille croire à notre sincère merci.*

*Nous pensons aussi pouvoir l'assurer que tous nos lecteurs, les plus jeunes comme les plus vieux, l'accompagnent de leurs prières.*  
Ch<sup>ne</sup> L. D. L.

Jeudi, 19 janvier.

Je commence ce récit, tranquillement assis sur le pont arrière du « Sphinx »<sup>(1)</sup>, abandonné aux charmes d'un paysage de rêve. La mer, calme, dessine un vaste disque d'un bleu intense, presque noir, et marque l'horizon d'un trait ferme, brutal contraste avec le panorama rose et doucement estompé des monts de l'Arabie, qui se superposent brusquement à la ligne des eaux. A notre droite, les sables désertiques de l'Égypte : des dunes à l'infini ; sur notre gauche, les monts dénudés de l'Hedjaz découpent dans le ciel une scie immense assez semblable, — comme silhouette, non comme végétation, puisqu'il n'y en a pas trace —, aux Préalpes du Chablais. Je ne puis regarder cette chaîne sans émotion, à la pensée que Dieu a choisi là le lieu d'élection où son amour se pencherait vers nous. Parmi ces sommets que j'aperçois, il y a le mont Sinaï, et, instinctivement, je me reporte au jour lointain où, dans cette lumière et ce cadre qui ont, sans doute, changé bien peu, Dieu dit à Moïse : « *Je suis Yaveh, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude.*

« *Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face...* »

(1) Paquebot de la compagnie française des Messageries Maritimes, parti de Marseille le 13 janvier à destination de Yokohama (Japon).

Jusqu'ici notre voyage a été bon. Janvier est le meilleur mois pour traverser la Mer Rouge. Il fait une température assez semblable à celle de la Suisse au mois de mai. La Méditerranée était calme, elle aussi, mais assez froide. Jusqu'à Port-Saïd, on ne pouvait demeurer sur le pont sans être couvert. Résumons un peu les événements de la semaine dernière.

Notre paquebot, le « Sphinx », a quitté le port de Marseille le vendredi 13 janvier à 17 heures. Samedi matin nous passâmes le détroit de Bonifacio et dimanche celui de Messine, par un temps superbe. On se serait cru sur le Lac Majeur. Nous laissâmes bientôt l'Etna, couvert de neige, sur notre droite, pour nous enfoncer en pleine mer. Le lendemain vers midi, avant d'atteindre l'île de Crête, nous traversâmes une région agitée par des courants contraires, et pendant quatre heures notre bateau roula <sup>(1)</sup> en un mouvement fort désagréable. Le « Sphinx », surélevé il y a quelques années, est très sensible au roulis alors qu'il ne tangue <sup>(2)</sup> presque pas. A partir de là, nous ne devons plus revoir la terre jusqu'à Port-Saïd.

Mercredi 18, vers 5 h. du matin, nous arrivons en vue des côtes d'Égypte. A l'entrée du canal de Suez, un phare fouille la mer et d'innombrables petites embarcations munies de feux verts en sillonnent la surface. Ce sont des canots qui conduisent aux bateaux de passage des pilotes spécialistes appartenant à la compagnie de Suez. Ces derniers prendront la direction du bâtiment jusqu'à Suez, c'est-à-dire sur toute la longueur du canal, pendant 12 h. environ. Le « Sphinx » s'arrête un instant, un canot l'aborde, un pilote monte à bord et le bateau repart. Nous pénétrons dans Port-Saïd au lever du jour et bientôt nous stoppons définitivement devant un vaste édifice de style plus ou moins mauresque, à coupes de céramique bleue et jaune. Des officiers de la police égyptienne montent à leur tour par l'escalier de tribord <sup>(3)</sup>. Personne ne pourra quitter le paquebot jusqu'à ce qu'ils aient achevé leurs opérations. A 7 heures, l'entrée et la sortie sont libres. C'est alors un véritable

(1) Oscillation de droite à gauche.

(2) Oscillation d'avant en arrière.

(3) Côté droit du navire.

assaut de marchands qui offrent à des prix exorbitants des châles de soie, des tapis, des colliers, des cigarettes, des boîtes de « ratakoum », sorte de pâte de fruits. Tout le monde gesticule, crie, menace, puis se fait obséquieux et réussit enfin à vous vendre quelque chose, fût-ce au quart du premier prix demandé.

Entre le quai et le « Sphinx », c'est un échange continu de chaloupes et de canots-automobiles. Pour éviter les rencontres, ils sont munis de « kaxons », dont les cris rauques évoquent le charivari des grandes villes européennes. Ce bruit, cependant, n'est rien à côté de celui que font une centaine de charbonniers. Deux bateaux plats ont accosté le « Sphinx » à bâbord<sup>(1)</sup>. Ces pauvres êtres s'y démènent, à moitié vêtus et noirs comme des démons ; ils remplissent de charbon des corbeilles d'osier qu'ils versent ensuite dans des bouches énormes communiquant avec les soutes du navire. Les malheureux n'ont presque plus rien d'humain. Ils poussent des cris gutturaux, s'insultent, se battent : on dirait une troupe de fauves. La plupart sont des Arabes musulmans. Ils gagnent à ce métier d'enfer, à peine de quoi se nourrir.

Son Excellence Monseigneur Aiuti, désirant me faire visiter les établissements scolaires de Port-Saïd, nous sautons dans une barque et bientôt nous parcourons la ville qui est un curieux mélange de l'Orient et de l'Occident. On est assailli par des camelots de tous genres, à la face peu rassurante. Il y a de beaux magasins, tenus par des gens venus de tous les points de l'univers. Ce qui est un peu déconcertant, c'est de se voir interpellé en pleine rue par des commerçants européens, souvent très bien mis, qui, du seuil de leur boutique, vantent leur marchandise avec une désinvolture peu encourageante. On rencontre partout des Arabes déguenillés, revêtus de longues robes traînantes, un vague turban pouilleux autour des tempes. Au coin d'une rue, plusieurs musulmanes, drapées dans leurs longs voiles noirs, se chauffent au soleil. Elles ont grande allure.

Nous visitons d'abord l'église paroissiale, tenue par des Franciscains italiens. Mgr le Vicaire apostolique est absent, mais son secrétaire nous accueille et se fait notre guide durant la matinée. Nous allons successivement

(1) Côté gauche du navire.

chez les Frères des Ecoles chrétiennes, les Salésiens de Don Bosco et les Sœurs Franciscaines ; le premier de ces établissements est français, les deux autres, italiens. L'école italienne des garçons qui était jusqu'en 1924 un institut laïque, a été remis à cette époque par Mussolini aux Salésiens. Depuis lors, le nombre des élèves a considérablement augmenté. Les enfants y sont du reste presque tous des fils d'émigrants italiens. Je constate la même chose à l'école des Franciscaines. Les fillettes nous reçoivent dans les classes par le salut fasciste. En-dessous du crucifix, le drapeau italien est déployé, flanqué à droite et à gauche des portraits du roi et de la reine.

Nous rembarquons à midi, mais le bateau a du retard et ne partira qu'à deux heures. A bord, règne un désordre indescriptible. Tout est noir, la poussière de charbon a pénétré jusque dans les cabines. Une troupe d'Arabes charge, avec grand tapage, des caisses de mandarines à destination de Djibouti. Le commandant s'énerve, car les droits de stationnement dans le canal sont très chers et chaque heure de retard les augmente.. (Notre bateau paie à la Compagnie de Suez 60.000 fr.-or, pour traverser le canal). Enfin à 2 h.  $\frac{1}{2}$  nous levons l'ancre. Aussitôt les matelots envahissent les ponts qu'ils lavent à grande eau. Nous sommes condamnés à nous cacher dans nos cabines pendant une heure ou deux si nous ne voulons pas recevoir une douche d'eau noire. Nous avançons maintenant au ralenti, il en sera de même jusqu'à ce nous quitions le canal, c'est-à-dire jusqu'au lendemain matin vers 5 h. Le canal est si étroit que deux paquebots ne peuvent s'y croiser. Il y a de temps à autre de petits lacs salés dans lesquels on se gare pour laisser passage aux bateaux venant en sens inverse. Les deux rives sont uniformément plates et c'est à peine si, par instant, la verdure d'une oasis jette une note foncée dans ce désert de sable. Bientôt la nuit tombe. Quand le jour reparaît, déjà nous sommes dans la Mer Rouge. En cet endroit elle est relativement étroite, aussi de chaque côté aperçoit-on la côte très découpée. Bientôt nous la perdrons de vue pour deux jours au moins.

La journée se termine par un coucher de soleil splendide.

(A suivre). Chne Louis PONCET, missionnaire.